

FEUILLE D'INFORMATION DE SEPTEMBRE 1969

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DU 22 MARS 1969

L'assemblée générale ordinaire de la Société des Amis du Muséum National d'Histoire Naturelle a eu lieu le samedi 22 mars 1969 à 15 h 30.

L'ordre du jour comportait :

- L'approbation du compte rendu financier. A cette occasion, il a été décidé de recouvrer, au titre de la Société, la somme réservée jusqu'ici au financement d'une « maison des oiseaux » ;
- La lecture du rapport moral, par M^{lle} ZABOROWSKA, Secrétaire général, rapport donné ci-après *in extenso*.
- L'augmentation des cotisations portées à 22 F, mesure acceptée par l'assemblée pour 1969, et 25 F pour 1970.

Par ailleurs, M^{lle} CALLAMAND, Sous-Directeur au Muséum, a été élue Membre du Conseil d'administration de la Société.

RAPPORT MORAL, ANNEE 1968

De nouveau, nous voilà réunis pour venir vous rendre compte de l'activité de notre Société, en Assemblée Générale convoquée par voie du *Journal Officiel*, en date du 23 février 1969.

Vous avez pu voir — grâce à votre fidélité et votre attention soutenue — la qualité de nos conférences, ainsi que celle de nos conférenciers. Nous sommes très reconnaissants envers Messieurs les Professeurs de bien vouloir y participer fréquemment. Vous savez comme notre programme est varié et vos applaudissements nourris sont une preuve de votre contentement.

Nous avons organisé, en juin dernier, deux excursions, une à Dieppe et une autre aux Réserves de chasse de Chambord, qui sont ouvertes aimablement aux Amis du Muséum avec la bienveillante autorisation du Conseil Supérieur de la Chasse. Une autre visite de la Pile atomique de Saclay nous a réunis assez nombreux sous les auspices de M. DEVIC ; d'aimables ingénieurs se sont efforcés de nous faire comprendre la complexité de ce Centre de Recherches. Nous avons à déplorer, cette année, le départ à la retraite de M. PERRIER, notre fidèle collaborateur depuis de longues années.

Nous nous sommes efforcés de faire, à la Société, une propagande efficace pour intensifier ses activités et maintenir le nombre de ses adhérents, malgré des démissions dues aux décès, aux infirmités, à l'âge, à l'éloignement, ce qui rétablit un certain équilibre.

Nous avons pu vous satisfaire avec un bulletin comportant des articles et comptes rendus aussi fidèles que possible qui porte à chacun, même lointain, les programmes de nos réunions hebdomadaires.

Enfin, nous avons pu donner au Muséum, pour être redistribuée au petit personnel parfois défavorisé, une somme d'argent en relation avec les difficultés de la vie sans cesse croissantes, revalorisant ainsi des prix de fondation dont les taux ne correspondent plus aux conditions monétaires actuelles. Leurs enfants n'ont pas été oubliés et réunis autour de l'Arbre traditionnel, ils ont reçu de nombreux cadeaux à l'achat desquels nous avons contribué.

Donc, cette année, nous avons pu développer, une fois de plus, le rôle instructif et culturel que nous désirons voir s'amplifier, à la satisfaction de chacun.

Je ne veux pas terminer sans remercier tous ceux qui nous apportent leur aide et leur collaboration et nos remerciements vont tout particulièrement à M. le Directeur dont nous bénéficions de la bienveillante autorité.

PROGRAMME DES CONFÉRENCES

Le samedi 4 octobre à 17 heures : BUFFON, avec projection de films noirs et couleurs, par M. LAISSUS, bibliothécaire au Muséum.

Le samedi 11 octobre à 17 heures : Film.

Le samedi 18 octobre à 17 heures : TERRES DE LÉGENDES. La Bretagne, terre d'Armor, projection audio-visuelle en fondu enchaîné par M. PAUL HÉRY.

Le samedi 25 octobre à 17 heures : LA POLLUTION DES RIVIÈRES, avec film, par M. CHERET, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.

- Le samedi 8 novembre à 17 heures : POUR LA CONSERVATION DU CASTOR EN FRANCE, diapositives couleurs et films, par M. PLANTAIN, Secrétaire Général de l'Association des journalistes et écrivains pour la protection de la Nature.
- Le samedi 15 novembre à 17 heures : LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE DANS LES TERRES AUSTRALES ET ANTARCTIQUES FRANÇAISES, avec diapositives couleurs et films, par M. BOST, ingénieur au Centre National d'Études Spatiales.
- Le samedi 22 novembre à 17 heures : RÉSERVES EN U.S.A., avec diapositives couleurs, par M. CIVET.
- Le samedi 29 novembre à 17 heures : HAIES ET TALUS, NICHES ÉCOLOGIQUES A SAUVER MALGRÉ LE REMEMBREMENT, par MM. TERRASSON, LAPOIX.
- Le samedi 6 décembre à 17 heures : LA SOIF, par M. RENOUX, Sociétaire de la Société des gens de lettres.
- Le samedi 13 décembre à 17 heures : LA FLORE DES TAPISSERIES DE L'APOCALYPSE D'ANGERS, avec diapositives couleurs, par M^{lle} ALBRECHT, professeur.

**CONFÉRENCE DU 11 JANVIER 1969 (COLORADO, GRAND LAC SALÉ)
RÉSERVE DE L'OLYMPIC PARK
par M. Pierre CIVET**

M. PIERRE CIVET, qui, avant le 23 novembre 1968, avait fait une remarquable conférence sur les YELLOSTONE et du GRANDTETON aux États-Unis, a bien voulu poursuivre la série de ses causeries en nous parlant de la Réserve de l'OLYMPIC PARK, lors de notre réunion du 11 janvier dernier. Nous nous faisons un plaisir de citer son texte.:

Je vais aujourd'hui vous parler du Désert Américain et également de la Réserve de l'Olympic Park dans l'état de Washington. Les images seront tellement différentes que j'aurais pu intituler ma conférence, la conférence du contraste.

D'un côté, nous trouverons des images rudes et combien merveilleuses, celles d'un désert aride, brûlé de soleil, tandis que, dans la deuxième partie, consacrée à l'Olympic Park, nous trouverons une végétation puissante, avec des arbres géants.

Le Désert Américain est incomparable. Il possède des sites d'une magistrale grandeur et d'un pittoresque sans pareil. Monuments sculptés par le vent, le sable, l'érosion, le temps. Images prodigieuses que les gorges du Colorado. Là, un fleuve s'est creusé un passage difficile dans un paysage farouche et admirable. Pour cela, il lui aura fallu quelques millions d'années, une seconde dans la vie des Mondes.

Quant au Grand Lac Salé dans l'État de l'Utah, il est situé dans l'un des panoramas les plus remarquables que l'on puisse imaginer.

J'ai eu la chance, au départ de Denver, capitale du Colorado, d'effectuer mon voyage vers Salt Lake City, capitale de l'Utah, sur un petit avion, à très basse altitude, à une vitesse très réduite, et cela par le chemin des écoliers. Je pus donc survoler et admirer à loisir un paysage unique au monde. Ce qui rendait le spectacle plus féérique encore : la neige qui était tombée pendant la nuit et qui donnait des tons prodigieux au décor unique des Montagnes Rocheuses.

Malheureusement, les photographies prises en avion ne sont en général pas de très bonne qualité. Ce fut hélas le cas pour moi. D'autre part, il m'arriva une petite mésaventure, ou plutôt un petit incident. J'avais un appareil chargé depuis mon départ de France et que je n'avais pas encore utilisé. Je m'avisai à un certain moment que depuis pas mal de temps déjà je faisais des photographies. Pour un film de vingt vues, il me sembla que ce nombre devait être dépassé. Par la suite, je m'aperçus que ma pellicule n'était pas accrochée. J'ai réparé dans la mesure du possible cet aria et j'ai pu me procurer des vues de ces panoramas tellement grandioses qu'ils semblent être des défis à l'homme.

LE FAR-WEST

Mais parler du Colorado et du Grand Lac Salé, nous amène tout naturellement à parler du Far-West.

Bien des choses en ont été dites, elles l'ont souvent été de telle sorte que beaucoup de gens se hérissent simplement à ouïr ce mot : Far-West. Je veux donc remettre les choses au point.

Mais qu'est-ce donc, l'Ouest Américain ? On sait où il finit ! A l'Océan Pacifique. Certes ! Mais où commence-t-il ? A l'est, très à l'est ! C'est-à-dire, juste au-delà des treize premiers États qui furent à l'origine des U.S.A.

Le Far-West, pour beaucoup, est représenté par des westerns, et souvent des westerns à bon marché (car il y a de très bons westerns) dans lesquels il n'est question que de saloons enfumés où l'on vend un alcool frelaté, où des cow-boys en goguette mènent un vacarme assourdissant, ponctué de rafales de colts, de danseuses plus que légèrement vêtues, de mauvais garçons réglant des comptes avec le shériff, de joueurs professionnels exerçant leur talent au détriment d'adversaires candides, de mineurs en haillons, d'attaques de diligences, pillage de banques, luttes contre les Peaux Rouges peinturlurés comme des clowns de cirque, pendaisons d'outlaws selon la pure tradition de la sainte loi de Lynch et aussi l'apparition d'un héros désintéressé, véritable paladin chevalier sans peur et sans reproche de la Prairie, sauvant la belle héroïne aux cheveux roux d'une situation désespérée invraisemblable. C'est une image un peu sommaire.

Non, ce n'est pas cela le Far-West, c'est plus qu'une mythologie, c'est un état d'esprit, davantage même, c'est un état d'âme. En 1849, Bret Harte, faisait la prophétie suivante en parlant de la poussée vers l'Ouest par les hardis conquérants qui en étaient les héros et aussi parfois les martyrs : « Trois cents ans encore et de quel prestige, de quels mystères ne seront-ils point parés. Les peintres et les poètes célébreront à l'envi ces pittoresques vagabonds de 1849. La chemise rouge et les grandes bottes des pionniers, comme elles paraîtront romantiques alors. »

L'écrivain ne s'était trompé que de quelques décennies : moins de cent ans après, ils étaient entrés, non seulement dans l'histoire, mais dans la légende.

Invinciblement, ces Conquérants d'un Nouveau Monde étaient attirés vers l'Ouest aussi sûrement que l'aiguille aimantée de la boussole est attirée vers le Nord.

Le Far-West c'est une grande étendue, immense et magnifique, et c'est aussi autre chose. C'est le héros de Fénimore Cooper, Daniel Boone, s'enfonçant dans la Prairie pour fuir les villes où il étouffe, c'est Audubon et Wilson s'en allant très loin pour voir vivre la nature vierge et sauvage, c'est Longfellow le poète qui chanta la grande plaine en des strophes admirables, c'est la suprême défense de l'Alamo avec Davy Crockett, son bonnet de racoon et son

rifle Betsy, Jim Bowie et son célèbre couteau, c'est le Colonel Travis, commandant du fort et les 180 gars déguenillés qui tombèrent en héros autour d'eux et n'eurent pas de funérailles, ni même comme aux Thermopyles de messenger de la défaite, mais qui sont entrés de plain-pied dans la légende, c'est Jim Bridger, Buffalo Bill, c'est le célèbre guide Kit Carson, et combien d'autres. C'est cela le Far-West, l'immortel Far-West.

Thomas Lincoln, le père d'Abraham Lincoln, Président des Etats-Unis, contait avec un sens de l'hyperbole très poussé ce qui était d'ailleurs ses propres aventures. Sa famille démenageait si fréquemment que disait-il : « les poulets se rassemblaient d'eux-mêmes autour du fourgon où ils juchaient, et quand le voyage était annoncé, ils levaient spontanément les pattes pour se les faire lier. »

Le Far-West, la Frontière, c'est je le répète l'état d'âme de l'Américain, et le Prix Nobel de Littérature de 1962, John Steinbeck le résume d'une façon catégorique dans une nouvelle intitulée « Le Chef » : « La marche vers l'Ouest, c'était une grande chose, aussi grande que Dieu lui-même, et les paliers successifs de cette longue marche s'ajoutaient les uns aux autres, jusqu'à ce qu'on eût traversé tout le continent. »

« Puis nous sommes arrivés à la mer et c'était fini. »

Oui la grande aventure de l'Ouest s'est terminée à la mer.

Je pense après cela qu'il est inutile d'ajouter quoi que ce soit.

Toutefois il faut expliquer les conditions extrêmement curieuses et particulières dans lesquelles ces découvertes se sont effectuées.

Tout d'abord les cañons du Colorado par les Espagnols.

Il était en effet réservé une singulière aventure à Alvar Nunez Cabezza de Vaca (excusez du peu, à la fois pour la longueur de son nom et pour le nom lui-même — Tête de Vache —) ; une aventure surprenante, une prouesse exceptionnelle ; une sorte de record ; être le premier blanc à traverser d'Est en Ouest le territoire actuel des Etats-Unis et cela dans les conditions les plus invraisemblables que l'on puisse imaginer. Vous allez en juger.

Soldat de fortune ou plutôt d'infortune, il appartenait à l'expédition mise sur pied par Diégo Vélasquez et commandée par Panfilo de Narvaez.

Ces deux hommes, ennemis jurés de Hernan Cortes, étaient restés dans l'ombre aussi longtemps que l'étoile du Conquérant du Mexique avait été à son apogée, mais lorsque le vainqueur de Montezuma était tombé en disgrâce, ils avaient refait surface, bien décidés à rattraper le temps perdu.

Ils avaient donc tenté leur chance, dans les régions du Nord, la Floride — Terre des Fleurs —, mais la réussite une fois encore n'avait été de leur côté et en tentant de rejoindre son équipage mutiné qui s'enfuyait, Narvaez s'était noyé, à l'embouchure du Mississipi, non loin de l'endroit où se dresse actuellement la Nouvelle-Orléans.

Le nommé Cabezza de Vaca qui était alguazil majeur et trésorier de l'expédition, échappa de justesse avec trois de ses compagnons à la noyade. Mais allant de Charybde en Scylla, il tomba aux mains des sauvages (c'est ainsi que les Indiens étaient appelés) et, à partir de cet instant, des aventures surprenantes devaient lui arriver.

La première opération, la plus importante, consistait à sauver sa peau. Il parvint à se tirer de ce mauvais pas en se faisant passer pour un Grand Sorcier. Il soigna et guérit effectivement quelques Peaux-Rouges, ce qui lui valut un régime de faveur, à savoir, une demi-liberté qu'il transforma d'ailleurs en liberté totale dès qu'une occasion se présenta et cela avec ses trois compagnons retenus eux aussi comme esclaves par les Indiens.

Et l'extraordinaire odyssee commença. Elle dura de 1528 à 1536, huit longues années, pendant lesquelles les fugitifs traversèrent successivement, la Floride, la Louisiane, le Texas, le Mississipi, l'Arkansas, le Colorado, l'Arizona, le Nouveau-Mexique, et se retrouvèrent finalement sur la côte Californienne après avoir suivi la vallée de la Sonora et traversé le désert de Chihuahua. Ils arrivèrent enfin à Cuhacan, où ils se présentèrent après un voyage sans agrément à Melchior Diaz, chef espagnol du territoire, qui les croyait morts depuis longtemps.

Il va sans dire que Cabezza fit un récit plutôt extravagant de ses aventures — qui aurait pû le contredire —, il exagéra beaucoup son exploit pourtant déjà assez singulier en lui-même. L'on peut être courageux, voire téméraire et être un fieffé menteur. Il poussa jusqu'à dire qu'il avait ressuscité des Indiens morts. Il débita donc avec faconde des sornettes de ce genre. En réalité, mensonges et vérités se mêlaient tellement que lui-même eût été bien embarrassé de démêler le vrai du faux dans ses racontars.

Il fut tout de même écouté attentivement par les autorités espagnoles car il disait avoir découvert les sept cités de Cibola.

Il faut dire que les Espagnols qui se rendaient à cette époque au Nouveau-Monde étaient atteints par un terrible fléau. Si je ne craignais de plagier le fabuliste La Fontaine, je dirais que si tous n'en mouraient pas, tous étaient gravement contaminés, il s'agissait d'une épidémie incurable, la fièvre de l'or, contre lequel nul antidote n'était assez puissant.

Les caisses du Trésor Espagnol étaient toujours vides, les poches des aventuriers toujours percées. Tous les moyens étaient donc bons pour tenter de réaliser des fortunes colossales et pour découvrir le fabuleux métal : le crime, le meurtre et même la destruction complète de races, nous prononcerions aujourd'hui le mot terrifiant de génocide. Tout était bon et ils ne reculaient devant aucun moyen pour aboutir à leurs fins.

Pour satisfaire ces ambitions, et cette inextinguible soif de l'or, ces éternels errants accomplirent de véritables exploits, car il faut leur reconnaître ces qualités, la ténacité, le mépris de la fatigue, de la souffrance, du danger et même de la mort.

Il fallait donc vérifier les dires du rescapé et monter une expédition sérieuse. Ce qui laisse supposer que Vacca ne croyait guère à ses propres propos c'est qu'il ne participa pas à cette expédition et partit guerroyer en Amérique du Sud.

Toujours est-il qu'une expédition importante fut mise sur pied. Le commandement en fut confié à De Soto. Ce nom dit quelque chose aux Français ! Voyons De Soto, comme Pontiac, comme Cadillac, une marque de voiture. Oui certes ! une marque de voiture, mais, avant cela, Cadillac a été un explorateur français qui fonda Détroit, Pontiac le plus grand des chefs Peaux-Rouges avec Tecumseh, l'homme qui rêva de fédérer tous les Indiens et de bouter les Blancs hors d'Amérique, quant à De Soto, il était lui un conquistador Espagnol de grande race.

Il était l'un de ces « gerfauts », chantés par José-Maria de Herredia dans les « Trophées ».

Courageux comme tout conquistador qui se respectait, il ne manquait pas d'un certain panache. Il était même chevaleresque par instant. Avec cela audacieux, intelligent, astucieux, il maniait l'épée comme un bretteur. Ajoutez à cela une bonne dose de cruauté, d'inhumanité, comme ses compagnons, il avait donc toutes les qualités requises pour réussir dans son dangereux métier.

Pour bien situer le personnage et montrer son caractère, qu'il me suffise de dire qu'il adorait la chasse à courre. Non point cette chasse banale pratiquée par les sportsmen Anglais, des lévriers à la poursuite d'un vulgaire renard, que non pas, mais des dogues dressés à cet usage et forçant à mort de misérables Indiens. Tel était l'homme.

Héros du Darien, compagnon d'armes et lieutenant de Pizarre et de Almagro pendant la conquête du Pérou, il avait quitté ces derniers, lorsque ceux-ci se livrèrent une guerre fratricide qui devait d'ailleurs se terminer par la mort violente des deux antagonistes et avait pris au pays natal, quoique jeune encore, une sorte de retraite anticipée.

Mais lorsqu'on lui demanda de commander une expédition en Floride et de rechercher l'Eldorado, la voix des sirènes fut plus puissante que celle de la raison. Avide de gloire et d'or, il fut repris par le démon de l'aventure et l'appât du gain. Il dit adieu aux siens et à la mère-patrie, l'Espagne, et sûr de lui, partit pour de nouvelles conquêtes.

Après s'être enfoncé profondément dans le continent américain, jusqu'aux plaines de l'Oklahoma, sans but bien défini d'ailleurs, sinon découvrir la Toison d'Or, et sans obtenir de résultats marquants, il revint sur ses pas. Son échec l'avait mis de fort méchante humeur, il en profita pour se livrer au cours de cette campagne à des atrocités sans nom, il pilla, tortura, incendia, tua comme à plaisir, laissant après son passage des scènes d'horreur dignes de Callot. Tout cela sans atteindre le but véritable de sa mission, trouver de l'or.

Mais en disant adieu à l'Espagne, il ne croyait pas si bien dire, son expédition se termina par un échec total et lui-même atteint de fièvre pernicieuse (une vraie fièvre celle-ci), il mourut à l'âge de 42 ans et le pays qu'il avait rêvé de soumettre au joug espagnol lui servit de tombeau, avec comme linceul le vieux Meschacebe, le Père des Eaux, où il fut immergé afin que sa dépouille ne tomba point aux mains des Indiens. Telle fut la fin d'un rêve et du Conquistador et c'est cet insuccès qui fit découvrir par contrecoup les cañons du Colorado.

Par chance, ou du moins il le croyait (il vaut mieux avoir deux cordes à son arc), le vice-roi du Mexique, Antonio de Mendoza, avait confié à la même époque la responsabilité d'une autre expédition à un autre aventurier de grande envergure, Francisco de Coronado, avec une mission identique, rechercher la cité de l'or.

Coronado se fit précéder par une avant-garde, commandée par le Père Marcos de Niza, guidé par le Maure Esteban, l'un des compagnons de l'équipée de Vacca, et constituée de soldats espagnols et naturels. Cette petite troupe pénétra jusqu'au cœur de l'Arizona.

Certain soir ils aperçurent une ville qui leur parut vaste et qui brillait aux reflets du soleil couchant. Les indigènes qui les accompagnaient désignèrent cette ville sous le nom de Cibola. Le Père Niza ne chercha pas à en savoir davantage et en conclut aussitôt qu'il s'agissait de la fabuleuse cité recherchée avec tant de passion. Il planta une croix sur un promontoire proche en signe de possession, puis retourna auprès de Coronado, faire un rapport dans lequel il déclarait avoir découvert la ville enchantée.

Les conquistadors se mirent en route une fois de plus pour une occupation définitive et se trouvèrent après d'énormes fatigues auprès de villages et bourgades Puébls totalement vides de métal précieux.

Les Indiens, quels qu'aient pu être les traitements infligés, ne purent donner la moindre parcelle de l'inestimable fortune rêvée par les envahisseurs.

Coronado tenta cependant l'impossible, il savait qu'un échec appauvrirait singulièrement son prestige et qu'il perdrait tout crédit auprès de ses maîtres.

Il tenta donc l'in vraisemblable gageure. Un détachement ayant à sa tête Lopez de Cardenas s'enfonça davantage encore vers le Nord. Il ne trouva aucun trésor, mais découvrit la plus belle de toutes les merveilles du monde, le Grand Cañon du Colorado. Cela se passait en l'an de grâce 1542.

Ce fut, dit Jean Descola dans son ouvrage sur les Conquistadors, « un des moments les plus grandioses de la Conquête. Devant ce paysage de Création du Monde, cet abîme insondable roulant les Eaux du Déluge, ces blocs de pierre aussi haut que la Giralda, les Espagnols s'étaient signés. Ces "vieux Chrétiens" avaient reconnu la main de Dieu ».

Pour les Conquistadors, pour la Trésorerie Espagnole, c'était un échec total. Pour la science c'était un triomphe. Pour le tourisme, comme il était peu développé à cette époque, autant vaut ne pas en parler.

LE GRAND LAC SALÉ

Si la découverte du Grand Cañon du Colorado fut en fait accidentelle, la découverte du Grand Lac Salé fut le résultat d'un pari. Nous allons voir comment se déroula ce fait insolite.

La région de l'Utah avait été atteinte en 1540 par la troupe espagnole de Coronado, mais par la suite il semble qu'aucun homme blanc connu n'ait osé tenter la grande aventure.

Un Français qui servait au Canada, La Hontan, signale pourtant que vers 1689 des trappeurs, venus de Montréal, découvrirent un lac aux eaux saumâtres dans le « Pays d'en Haut ». L'on n'attachait guère d'importance aux déclarations de ce personnage équivoque. Béarnais, mâtiné de Gascon, il était connu pour être vantard et hâbleur. Par ailleurs, ses nombreux démêlés avec les autorités Royales lui avaient apporté pas mal d'avatars que M. de Frontenac, alors Gouverneur de la Nouvelle-France et presque concitoyen de La Hontan s'évertuait à régler avec beaucoup de diplomatie. Mais ses trop nombreuses incartades faisaient que l'on n'avait en l'aventurier qu'une confiance très limitée.

En 1776, deux religieux espagnols, les Pères Dominguez et Escalante, qui recherchaient une route pour se rendre de Santa-Fé en Californie se retournèrent sur les rives du lac Utah. Ils apprirent que, plus au nord, se trouvait un lac immense dont les eaux étaient plus salées que celles de l'océan. Mais devant continuer leur route en direction du Sud-Ouest, ils ne purent vérifier l'exactitude de leurs renseignements.

Le mérite de la découverte devait en revenir à James Bridger lui-même dans des conditions disons particulières, puisqu'il s'agissait d'un pari.

Il est facile d'imaginer les conditions dans lesquelles s'est déroulée la scène qui amena cette découverte.

Un groupe de trappeurs, dont faisait partie le jeune James Bridger, campait sur les bords de la rivière Bear (rivière de l'Ours). Ces rudes gaillards, énergiques, pleins d'entrain, de vitalité, de santé, avec des visages hâlés par le soleil, aux traits burinés par les intempéries, étaient de joyeux compagnons. Le fait de risquer sans cesse leur existence leur donnait une ardeur de vivre accrue.

Les risques imposés par une existence périlleuse ne leur enlevaient nullement leur bonne humeur. Bien au contraire, ils n'en appréciaient que davantage leur indépendance. Avec cela un appétit aiguisé et stimulé par l'intensité de cette vie exaltante, surtout si l'on en jugeait par les énormes quartiers de venaison qu'ils mastiquaient avec un plaisir non dissimulé.

Le cadre était rendu plus surprenant encore par les flammes dansantes du feu de bivouac qui faisait avec les silhouettes des hommes un étrange ballet fantasmagorique qui eût tenté la palette de Salvator Rosa.

Les conversations allaient bon train, chacun voulait placer son histoire. Puis la discussion devint générale et prit une autre tournure, plus sévère, mais aussi plus âpre. Les échanges de propos devenaient plus acerbes. Comme par hasard, les interlocuteurs n'étaient pas d'accord.

La controverse menaçait de dégénérer en palabre, car il s'agissait de savoir dans quelle direction la rivière de l'Ours sur laquelle ils avaient établi leur campement, se dirigeait.

Le ton de la polémique allait crescendo, d'autant plus que les avis étaient partagés et les opinions émises aussi nombreuses ou presque que les interlocuteurs eux-mêmes, propos tenus pour fermes et définitifs, mais en contradiction totale les uns avec les autres.

Pour éviter que le débat ne se transforme en dispute, un trappeur fit une proposition qui mit fin à cette logomachie : un pari.

Parmi les contestataires, Bridger ne fut pas le dernier à déposer son enjeu. La question n'était pas réglée pour autant, les paris certes étaient engagés, mais encore fallait-il apporter des certitudes pour les empocher.

Avec la flamme de ses 20 ans, son sens inné de l'orientation, James Bridger se mit en route dès le lendemain matin, bien décidé à résoudre le problème et enlever sa part de mise.

J'avoue ne pas savoir s'il gagna son pari (je pense qu'il le gagna), mais ce qui est sûr, c'est qu'après avoir remonté le cours de la rivière en direction du nord-ouest, il constata que celle-ci faisait un coude très brusque pour se diriger ensuite droit au sud-ouest et venir se jeter dans le Grand Lac Salé, que Bridger découvrit par la même occasion. Nous étions en 1824.

Cette région devint plus familière aux blancs dans les années qui suivirent et de nombreuses expéditions de chasse y furent organisées.

En 1833, un Français naturalisé Américain, Bonneville, capitaine dans l'armée des U.S.A., en disponibilité sur sa demande explora une partie du pays. Un groupe de trappeurs commandé par Joseph Walker avait même reçu des ordres formels de Bonneville, avoir à explorer de façon très précise le lac et les régions avoisinantes. Mais ces consignes ne furent pas exécutées, les chasseurs, trouvant l'endroit trop désertique et peu giboyeux, traversèrent les monts en direction de la Californie.

C'est en 1843, que le grand explorateur et plus tard homme politique (il fut candidat malheureux à la Maison Blanche), Fremont, fils d'un Français, avec comme guide le célèbre Kit Carson, fit un relevé géographique très détaillé du lac et de toute la contrée environnante.

Episode historique marquant, le 24 juillet 1847, les Mormons avec à leur tête Brigham Young, le successeur du prophète Joseph Smith, après un trajet épuisant de mille huit cents kilomètres à travers le désert, arrivèrent sur les bords du lac et s'installèrent immédiatement. Ils fondèrent une ville, Deseret (le Nid d'Abeilles), ville qui s'appelle aujourd'hui Salt Lake City.

Cette ville est située à notre époque à exactement 25 kilomètres du lac.

Enfin, le 10 mai 1869, eut lieu à Promontory Point, à quelques vingt milles d'Ogden, et au nord-est du Lac Salé, une cérémonie à la fois grandiose, originale, impressionnante et surtout pittoresque ; crachant fumée et vapeur, deux locomotives se font face, d'un côté la Roger 119 de la Central Pacific, de l'autre, la Jupiter 60, de l'Union Pacific.

C'est un jour de liesse, une fête grandiose ; après un travail colossal parfois même hallucinant, les deux compagnies qui ont construit la ligne de chemin de fer qui traverse les Etats-Unis d'est en ouest font à cet endroit leur jonction.

Les responsables des deux compagnies, Leland Stanford, Th. C. Durand, Sydney Dillon, John R. Duff sont présents.

Le photographe Charles Savage avec un matériel archaïque et plus encombrant que le nôtre actuellement opère et fixe pour la postérité ces images étonnantes et uniques.

En effet le dernier rail mis en place sur la dernière traverse en bois de laurier est fixé par trois tire-fond. En argent pour le Néveda, en alliage or-fer-argent pour l'Arizona et enfin le troisième, dans le métal le plus noble, en or pour la Californie.

Les eaux du lac Utah qui se déversent dans le Lac Salé par la rivière Utah des géographes et Jourdain pour les Mormons sont des eaux douces. Ce lac contient une quantité prodigieuse de poissons, dont des truites de taille énorme. Il n'en est pas de même du Grand Lac Salé, dont les eaux, comme son nom l'indique ont une salinité exceptionnelle, cent fois supérieure à celle de l'océan.

Le Lac Salé a de nos jours une centaine de kilomètres de long, et entre 15 à 30 kilomètres de largeur. Véritable mer intérieure, il avait jadis une étendue vingt fois supérieure à sa superficie actuelle. Son volume d'eau était 500 fois supérieur à celui d'aujourd'hui. Le niveau du lac est en constante régression. Depuis 1900, les terres ont gagné sur les eaux entre 2 et 15 kilomètres.

Cette baisse continue a pour résultat d'en renforcer la salinité dans des conditions considérables et sans cesse accrues.

Ce sont les affluents du lac qui apportent ce sel en quantité infinitésimale par minerais en solution. Comme le lac n'a de débouché nulle part, l'eau ne peut s'en échapper que par évaporation, le sel reste donc entièrement en dépôt.

Bien sûr il n'est pas question de se baigner dans cette saumure et encore moins d'y plonger. L'on y flotte littéralement. Pourtant dans cette eau salée à l'extrême vit un petit crustacé, une minuscule crevette.

Pas question d'arriver en voiture au bord du lac, pas question non plus de s'y promener à pied, partout ce sont des marais dangereux et pestilentiels, une terre désolée et pratiquement sans végétation.

A côté du Grand Lac Salé, l'on trouve les salines de Bonneville, 23 kilomètres de long, 11 de large. C'est à cet endroit que sont établis les records du monde de vitesse en automobile.

Ceux qui désirent voir ces curiosités dans leur forme d'origine naturelle doivent se hâter, car bientôt un changement intégral interviendra quant à leurs structures. En effet nombreuses sont les industries qui sont intéressées par les produits chimiques contenus dans les eaux du lac ou en dépôt aux alentours immédiats. Déjà des chantiers s'édifient.

En plus du sel sous sa forme naturelle, il faut ajouter bon nombre d'autres produits chimiques de valeur tels que la potasse, le bore, le lithium, le gypse, le soufre, le magnésium, le chlore et bien d'autres encore selon toute vraisemblance.

D'après des estimations faites récemment, la totalité de ces diverses matières est estimée à 250 milliards de nos francs actuels, somme astronomique.

Comme je l'ai dit plus haut, des travaux sont en cours pour l'exploitation de ces énormes richesses.

Vu d'avion, le Grand Lac Salé offre une particularité très curieuse : la couleur de ses eaux diffère selon les composants chimiques. Ce n'est pas là la moindre de ses originalités.

LA RÉSERVE DE L'OLYMPIC PARK

La réserve de l'Olympic Park est située à l'extrême nord-ouest des Etats-Unis, tout près de la frontière canadienne, au sud de la Colombie Britannique et de sa capitale Vancouver que l'on peut apercevoir à partir de certains sommets.

L'état de Washington dans lequel est située cette réserve a été formé avec une partie de ce qui était jadis l'Orégon. En effet, les Etats-Unis achetèrent à l'Espagne cette région par le traité de Floride en 1819, quant aux Anglais, ils achetèrent pour leur part la zone voisine aux Russes, en 1825. Véritable pomme de discorde, objet de litiges permanents

de la part des deux voisins, cette région fut partagée entre les deux nations, en 1846. Presque immédiatement, l'État actuel de l'Orégon entra dans l'Union (le 14 février 1849). Ce fut seulement 40 années plus tard que l'État de Washington y fut inclus, le 11 novembre 1889.

Il semble qu'en 1968, année des Jeux Olympiques, il soit naturel de parler de cette réserve. Cela peut paraître tiré par les cheveux, mais tout de même, il y a quelque chose de curieux. En effet, la capitale de l'État de Washington s'appelle Olympia, une chaîne de montagnes, les monts Olympus et le Parc National, Olympic.

Ce parc est celui que je connais le moins parmi ceux que j'ai visité au cours de mon séjour aux États-Unis, et cela, à la fois par manque de temps et aussi de coordination avec les services de M. AMSTRONG, le Superintendant, que je veux remercier, ainsi que ses subordonnés qui ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour m'être agréable.

Cette réserve diffère sensiblement des autres parcs que j'ai vus, par le fait qu'elle n'est pas située à l'intérieur des terres, mais en bordure même de l'Océan Pacifique. Ce qui ne signifie nullement qu'elle soit entièrement à basse altitude, bien au contraire.

En quittant Port Angelès, sur les bords de la mer, la route monte immédiatement et, une heure plus tard, l'on se trouve à plus de 1.000 mètres et au niveau des neiges éternelles. Je crois que l'on monte de 1.700 mètres en une heure.

Les monts Olympus sont constitués par une sorte de plate-forme de 1.400 à 1.500 mètres où se dressent, au centre, des sommets dépassant 2.500 mètres.

Au sud de l'Olympic Park, une autre réserve dont vous verrez quelques images, celle du mont Rainier, mont qui atteint une hauteur de 4.395 mètres.

La réserve de l'Olympic Park, d'une superficie de 3.554 kilomètres carrés a été créée en 1938, date relativement récente.

En raison de sa forme, elle se trouve être baignée sur trois côtés par l'Océan Pacifique. Elle bénéficie donc, d'une humidité constante en provenance de l'Océan. Les forêts de cette réserve sont constituées par des arbres géants, surtout à basse altitude, les fameux sapins de Douglas. La taille de ces arbres est inférieure à celle atteinte par cette même essence en Colombie Britannique, toute proche, où ils parviennent au maximum de leur développement.

Ces arbres ne sont pas les plus grands du monde, car il semble que ce record soit détenu par une variété d'eucalyptus australienne, mais peuvent concurrencer, sinon battre, les fameux séquoias de Californie.

Les sapins de Californie atteignent parfois 100 mètres de haut (IVAN T. SANDERSON dans son ouvrage sur l'Amérique du Nord parle même de 160 mètres; notez que je lui laisse l'entière responsabilité de cette affirmation).

Ces arbres géants dressent leurs cimes vers le ciel, cimes souvent courbées, il faut le dire, par le vent puissant venant du large. Avec le sapin de Douglas, il faut citer l'hémlock occidental, le cèdre rouge, l'épicéa de Sikka, l'aulne rouge, l'érable d'Orégon, puis, plus humbles, des coudriers, des érables et des myrtilles.

Inutile de dire que l'industrie du bois est très développée dans cette région, ce qui n'est pas sans poser de graves problèmes aux responsables de la réserve, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Comme je l'ai déjà indiqué, cette réserve bénéficie d'une humidité constante et parfois même excessive. Dans les vallées basses du versant ouest, il tombe annuellement plus de 4 mètres 50 d'eau.

Pendant toute la durée de l'été une brise fraîche venant du large tempère l'atmosphère et le climat y est beaucoup plus tempéré que dans la plus grande partie des États-Unis. Le temps est beau et même très ensoleillé au début de l'automne.

L'hiver est très froid sur les hautes montagnes (la chute annuelle de neige, au sommet du Mont Olympus, serait de 80 mètres, d'après LOUIS ROBIN, dans son ouvrage « Le Livre des Sanctuaires de la Nature »). Les pluies sont très abondantes dans les vallées, il y pleut pratiquement sans interruption l'hiver, au printemps et même une partie de l'été.

Outre ses forêts de conifères et ses montagnes aux neiges éternelles, l'on découvre à l'Olympic Park, des prairies alpines aux fleurs éclatantes, de jolis lacs, des rivières, des cascades, ainsi que de nombreux glaciers.

Mais, malgré tout, le trait dominant de cette réserve est constitué par les forêts, de la pluie, avec une végétation luxuriante absolument inimaginable. Les arbres sont recouverts de lycopodes qui pendent parfois jusqu'au sol, sol lui-même couvert de mousses et où poussent des fougères arborescentes.

Comme dans tous les parcs américains, les animaux sont nombreux, écureuils et marmottes peu farouches, skunks, visons, loutres, raccons; quelques ours noirs insociables si on les compare à ceux du Yellow-stone (je n'en ai pas vus d'ailleurs). Parmi les autres carnivores, quelques rares coyotes et, plus rares encore, les félidés, pumas, chats sauvages et lynx.

L'on y rencontre également un animal remarquable, la chèvre de montagne.

Parmi les autres gros animaux, les cerfs, mentionnons tout d'abord le cerf à queue noire et surtout l'animal le plus typique de cette région, le wapiti de Roosevelt, qui est d'ailleurs originaire de cette partie des États-Unis et ceux qui vivent à l'Olympic Park sont considérés comme les derniers représentants de l'espèce.

La vie faune est très bien représentée, plus de 150 espèces qu'il serait, je pense, fastidieux de citer toutes. Elles vont du minuscule colibri roux à l'aigle, en passant par le geai canadien (dont je parlerai plus longuement dans ma conférence de mars sur l'Alaska), la grive, le jaseur, le plongeon, la gelinotte. Beaucoup d'oiseaux chanteurs hantent les bois et sont pratiquement invisibles, quant aux rapaces, aigles fauves, aigles à tête blanche et faucons, on peut les rencontrer sur les hauts plateaux et les sommets.

A ne pas omettre, car la chose est très particulière, sur les bords du Pacifique, les colonies de phoques et d'otaries.

Sur les plateaux ensoleillés, des criquets sont littéralement empilés en masse, absolument incroyable.

J'allais oublier les poissons et les mordus de l'art halieutique ne me l'auraient pas pardonné; en effet, les ruisseaux et les lacs sont nombreux dans le Parc. La pêche y est autorisée et les disciples de Saint-Pierre peuvent se livrer à leur sport favori au milieu de décors splendides.

Ils peuvent tenter leur chance avec le saumon qui remonte les cours d'eau pour y frayer et de nombreuses espèces de truites.

A ce sujet, je vais vous faire une curieuse révélation.

Je vous avais conté, en mars dernier, les tribulations du P^r PUSCARLU, responsable des réserves roumaines, au sujet de l'empoisonnement du Lac Noir, dans la réserve du Rétazat. Je vous avais dit que l'empoisonnement en truites dans ce lac fermé et pauvre en plancton avait donné des résultats presque inverses à ceux recherchés, à savoir, que les truites affamées s'étaient dévorées entre elles — ce qui, d'ailleurs, n'est pas rare, les cas de cannibalisme sont fréquents chez les poissons et surtout chez la truite — mais qu'à partir d'un certain stade, elles n'avaient, non seulement plus grossi, mais, bien au contraire, dégénéré, or, un accident insolite s'est également produit à l'Olympic Park au sujet de truites.

En effet, l'introduction de truites dans des lacs peu poissonneux du Parc, a amené la disparition de deux espèces indigènes par le fait de croisements. Il est parfois dangereux de se substituer à la Nature. Les savants américains se sont penchés sur ce peu banal phénomène et ont pris toutes dispositions pour que de semblables faits ne se reproduisent plus.

Un problème très grave est posé de façon périodique contre lequel les responsables du Parc doivent sans cesse être en garde, de nombreuses sociétés forestières réclament dans l'intérêt de la forêt — pas pour leurs portefeuilles, car ce sont des philanthropes — que des coupes soient effectuées, ce qui améliorerait, selon eux, la sylve dans des proportions considérables. Les bons apôtres ont même poussé le mauvais goût, à ce sujet, jusqu'à faire jouer la fibre patriotique pendant la seconde guerre mondiale, en disant qu'il était vital pour le pays et la défense nationale d'abattre certains des arbres géants de la grande futaie.

Ces tentatives, renouvelées très régulièrement, n'ont, jusqu'à ce jour, pas trouvé d'échos bienveillants, elles ont été repoussées victorieusement. J'ose espérer qu'il en sera toujours ainsi.

AU CAMEROUN : GESTION DE LA FAUNE SAUVAGE

Une école pour la gestion de la faune sauvage doit être créée au Cameroun, par un expert canadien de la F.A.O., M. GASTON MOISAN, de l'Université Laval. Il s'agit notamment de montrer aux populations que les bêtes sauvages ont une valeur économique et que, dans certaines régions, elles pourraient fournir davantage de viande que le bétail domestique (Informations Unesco).

BIBLIOGRAPHIE

DELACHAUX et NIESTLÉ, Éditeurs, Paris

Collection : « LES BEAUTÉS DE LA NATURE »

1. HENZE ET ZIMMERMANN : *LES OISEAUX DES JARDINS ET DES BOIS*. Format 13,5 × 20,5. Nombre de pages : 192, 65 reproductions couleurs, 35 œufs, 43 dessins, 32 hors-textes. Relié toile sous jaquette couleur laminée.

Ce livre se propose de guider tous ceux qui souhaitent protéger les oiseaux efficacement. Ils y trouveront des conseils pour la fabrication des nichoirs, des renseignements sur le rôle des oiseaux dans les forêts, les vergers et les jardins, sur la façon de les nourrir. Cet ouvrage intéressera les amis des oiseaux et de la nature, les éducateurs qui voient dans les oiseaux un centre d'intérêt de choix pour leurs élèves, les jardiniers et les forestiers qui pensent que les oiseaux sont des aides efficaces dans la lutte contre les insectes déprédateurs.

BENT J. MUUS et PREBEN DAHLSTRÖM : *GUIDE DES POISSONS D'EAU DOUCE ET PÊCHE*. Format 13,5 × 20,5. Nombre de pages : 248 - 135 espèces décrites - 800 illustrations en couleurs - 105 cartes - Relié sous jaquette couleur laminée.

1) Généralités sur les poissons : organes, mode de vie, nourriture, milieu, et une clé de détermination ; 2) Description systématique de 135 espèces : signes distinctifs, nourriture, biologie, les eaux qu'elles préfèrent, reproduction et méthodes de pêche ; 3) Histoire de la pêche, pêche commerciale, ennemis des poissons, pisciculture ; 4) Quelques recettes culinaires. Le seul guide complet et moderne consacré aux poissons d'eau douce.

MASSON et Compagnie, Éditeur, Paris-VI^e

Demandez les catalogues de livres de sciences : physique - chimie - mathématiques - zoologie - botanique - biologie - sciences de la terre.

INFORMATION

Nous avons le plaisir d'informer nos Sociétaires que le CLUB JEUNESSE DES AMIS DU MUSÉUM coopère avec le « CLUB DES HÉRISONS », nouvellement formé, dont la Présidence est assurée par M. HUBERT GILLET, Sous-Directeur au Muséum et la Vice-Présidence, par M. JEAN RINJARD, Sous-Directeur du Parc Zoologique. Ce club fonctionne sous la Direction de PASCAL-JACQUES PERRIN et de Mme HÉLÈNE PERRIN, Pavillon 72, Centre Résidentiel Bellevue à Brétigny-sur-Orge, Tél. 490-01-20. La cotisation pour adhérer à ce club est fixée à la somme de 10 francs par an (6 F de cotisation, 2 F de carte et 2 F d'assurance). De nombreuses activités récréatives susceptibles de développer le goût de la protection et de la conservation de la nature et des êtres vivants chez les jeunes sociétaires (12 à 20 ans) sont prévues (philatélie, bibliothèque, discothèque, etc.). M. PATRICK ROBERT, ayant donné sa démission, une permanence sera assurée, le mercredi, à la Société des Amis du Muséum, 57, rue Cuvier.

Découper suivant le pointillé

CLUB DES HÉRISONS

Bulletin d'adhésion

Nom _____

Adresse _____

Age : _____

déclare adhérer au club des Hérissons

ADHÉSION PAR POSTE : CHÈQUES POSTAUX (3 volets)

CHÈQUES BANCAIRES

MANDATS

(Journal du Club : 12 F par an).

TAUX DES COTISATIONS. — Juniors (moins de quinze ans)	11,00 F
Titulaires	22,00 F
Membre à vie	400,00 F
Donateurs	80,00 F

Abonnement à la revue *Science et Nature* : 15 F.

Insigne de la société 3,00 F

AVANTAGES. — Nous rappelons les avantages qui se trouvent attachés à la carte des Amis du Muséum (carte à jour avec le millésime de l'année en cours) :

1° Réduction de 50 % sur le prix des entrées dans les différents services du Muséum (Jardin des Plantes, Parc Zoologiques du Bois de Vincennes, Musée de l'Homme, Harmas de Fabre à Sérignan, Musée de la Mer à Dinard), au Jardin Zoologique de Clères (en semaine seulement), au Musée de la Mer à Biarritz ;

2° Réduction sur les abonnements contractés au Secrétariat des Amis du Muséum pour les revues *Sciences et Avenir*, *Sciences et Voyages*, *Connaissance du Monde*, *Bêtes et Nature* ;

3° Avantages spéciaux pour les publications et livres achetés à la Librairie du Muséum, tenue par M. THOMAS (P.O. 38-05), 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire ;

4° Service gratuit de la feuille d'information ;

5° Invitation aux conférences ;

6° Carnet d'achat permettant des réductions importantes chez différents fournisseurs sélectionnés.

DONS ET LEGS. — La Société, reconnue d'utilité publique, est habilitée, pour recevoir dons et legs de toute nature. Pour cette question, prendre contact avec notre Secrétariat, qui fournira toutes indications utiles sur ce point.

*Science
et
Nature*

la Revue des Amis du Muséum National d'Histoire Naturelle

CONSIDÉRÉE UNIVERSELLEMENT comme la plus belle
et la meilleure
de toutes les revues consacrées à l'Histoire Naturelle

ABONNEZ-VOUS AUX 6 N^{os} PAR AN

Conditions spéciales à nos membres
Demandez un spécimen, 12 bis, place H.-Bergson

par la photographie et par l'image

La Secrétaire générale :
S. ZABOROWSKA.